

ELISABETH BADINTER

Les conflits d'une mère

Marie-Thérèse d'Autriche
et ses enfants

*« L'éducation de mes enfants
a toujours été mon plus cher objet. »*

Flammarion

Les conflits d'une mère

Marie-Thérèse d'Autriche et ses enfants

Avec *Le Pouvoir au féminin*, paru en 2016, le public français a redécouvert la figure fascinante de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche (1717-1780), la souveraine la plus puissante de son temps. Son art de la diplomatie et sa finesse psychologique ont marqué les esprits, tout comme ses seize enfants et son affection jamais démentie pour son mari volage.

Puisant dans des archives inédites, Elisabeth Badinter revient sur cette figure majeure par le biais de la maternité. Ce nouveau portrait révèle un aspect caché de sa personnalité : une mère complexe, fort soucieuse de ses enfants, capable de la plus grande tendresse, mais aussi parfois de dureté, voire d'injustice. Une femme souvent tiraillée entre les choix que lui dicte son cœur et ceux imposés par la raison d'État.

« J'ai eu envie de savoir quel genre de mère fut l'impératrice, comment elle a élevé ses enfants, comment elle s'est comportée avec eux. Marie-Thérèse incarne une nouvelle étape de l'histoire des mères dans laquelle se reconnaîtront beaucoup de femmes d'aujourd'hui : celle de la maternité active et responsable de chacun de ses enfants. Une mère qui pleure ses enfants morts, s'angoisse quand ils sont malades, se sent comptable de tout ce qui les concerne, et coupable aussi de leurs difficultés. »

E.B.

Flammarion

Les conflits d'une mère
Marie-Thérèse d'Autriche et ses enfants

DU MÊME AUTEUR

- Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, *Les Remontrances de Malesherbes (1771-1775)*, préface d'Elisabeth Badinter, Flammarion, 1985
- L'Amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVII^e -XX^e siècle)*, Flammarion, 1980
- Émilie, Émilie ou l'Ambition féminine au XVIII^e siècle*, Flammarion, 1983, rééd. augmentée sous le titre *Madame du Châtelet, Madame d'Épinay ou l'Ambition féminine au XVIII^e siècle*, Flammarion, 2006
- L'Un est l'autre. Des relations entre hommes et femmes*, Odile Jacob, 1986
- Condorcet. Un intellectuel en politique*, avec Robert Badinter, Fayard, 1988
- Qu'est-ce qu'une femme ?*, un débat entre A.L. Thomas, Diderot, Madame d'Épinay, préfacé par Elisabeth Badinter, P.O.L, 1989
- XIY. De l'identité masculine*, Odile Jacob, 1992
- Les Passions intellectuelles, tome I : Désirs de gloire (1735-1751)*, Fayard, 1999
- Les Passions intellectuelles, tome II : L'Exigence de dignité (1751-1762)*, Fayard, 2002
- Fausse route*, Odile Jacob, 2003
- Les Passions intellectuelles, tome III : Volonté de pouvoir (1762-1778)*, Fayard, 2007
- L'Infant de Parme*, Fayard, 2008
- Isabelle de Bourbon-Parme, « *Je meurs d'amour pour toi...* ». *Lettres à l'archiduchesse Marie-Christine, 1760-1763*, préface d'Elisabeth Badinter, Tallandier, 2008
- Le Conflit, la femme et la mère*, Flammarion, 2010
- Le Pouvoir au féminin. Marie-Thérèse d'Autriche, 1717-1780. L'impératrice-reine*, Flammarion, 2016

Elisabeth Badinter

Les conflits d'une mère

Marie-Thérèse d'Autriche
et ses enfants

Flammarion

© Flammarion, 2020.
ISBN : 978-2-0815-1807-0

Pour Judith

« L'éducation de mes enfants a toujours été mon grand et le plus cher de mes objets. »

Marie-Thérèse d'Autriche, avril 1774

Avant-propos

Dans un livre récent ¹, j'ai essayé de tracer le portrait d'une femme de pouvoir, Marie-Thérèse d'Autriche, la souveraine la plus puissante d'Europe au milieu du XVIII^e siècle. Tous ceux qui l'approchaient, tant les hommes que les femmes, ont salué son charme, sa grâce et son grand pouvoir de séduction. « Elle gagne tous les cœurs », disait-on. Quant aux ambassadeurs étrangers, ils étaient unanimes à rendre hommage à son art de la diplomatie et à sa finesse psychologique. Son biographe, Alfred von Arneth, évoquera sa « clémence gracieuse » et un caractère d'acier.

L'objectif était de mettre en lumière la femme politique hors norme et l'épouse, tout en m'étonnant de son implication maternelle auprès de sa ribambelle

1. *Le Pouvoir au féminin. Marie-Thérèse d'Autriche, 1717-1780. L'impératrice-reine*, Paris, Flammarion, 2016.

Les conflits d'une mère

d'enfants. D'abord le souci des enfants n'était guère à la mode en son temps et dans son milieu, mais aussi comment avait-elle fait pour concilier tous ses rôles ?

J'eus envie de savoir quel genre de mère elle fut, comment elle a élevé ses enfants et comment elle s'est comportée avec chacun d'entre eux. Tenter d'entrer dans l'intimité maternelle eût été impossible sans les multiples correspondances déjà publiées, mais aussi grâce à nombre d'archives inédites, telles les confidences des gouvernantes des enfants ou les correspondances des intimes de la reine. Ces nouveaux documents dévoilent une femme si différente de l'impératrice qu'il m'a semblé nécessaire d'en tracer un second portrait : celui de la mère. Certes, ce n'est encore qu'une esquisse car les archives sont souvent silencieuses sur les relations de Marie-Thérèse avec tel ou tel de ses jeunes enfants et qui pourraient expliquer celles qu'elle aura avec les mêmes, adultes. Mais faute de témoignages, il faut s'en tenir à ce que l'on sait.

De son vivant, elle fut unanimement qualifiée de « tendre mère », ce qui peut surprendre le lecteur du XXI^e siècle. C'est pourquoi il faut rappeler que cette expression n'a pas tout à fait le même sens qu'aujourd'hui. Était ainsi désignée une mère qui se souciait de ses enfants et non la mère caressante, à l'écoute de ceux-ci. Dans la première partie du XVIII^e siècle, la théologie de saint Augustin pèse encore lourd. Durant des siècles, elle a transmis une image dramatique de

Avant-propos

l'enfant : un être imparfait, accablé sous le poids du péché originel. Le petit de l'homme y est décrit ignorant, capricieux, naturellement coupable. La pédagogie augustinienne prêche donc une éducation répressive à contre-courant des désirs de l'enfant, et l'on recommande aux parents froideur et sévérité, à l'opposé de la tendresse maternelle chère à notre époque de l'innocence enfantine et de l'enfant-roi.

Marie-Thérèse n'est certes pas une disciple de cette pédagogie, mais elle ne l'ignore pas non plus. En matière d'éducation, son art de la diplomatie n'a plus sa place. Elle parle franc et sans souci de la psychologie qui nous importe tant aujourd'hui. Pourtant, elle inaugure une nouvelle étape de l'histoire des mères qui s'est prolongée jusqu'au début du XX^e siècle : celle de la maternité bourgeoise, active, et responsable de la vie et du futur de chacun de ses enfants. Une mère qui annonce celle des temps modernes, qui pleure ses enfants morts, s'angoisse quand ils sont malades, se sent comptable de tout ce qui les concerne et coupable aussi de toutes leurs difficultés. Comme nombre de mères jusqu'à ce jour, elle n'a pas su éviter les mal-adresses, les erreurs et même les injustices. Une vraie mère en quelque sorte et non une mère de parade.

1

Une mère impératrice

Apparemment, rien ne distingue la maternité de l'impératrice Marie-Thérèse¹ de celle de ses paires, les souveraines de son temps, et même des femmes de la haute aristocratie. Tout juste si on a parfois souligné qu'elle se montrait en public accompagnée de ses enfants pour indiquer qu'elle était bonne mère comme elle le serait de ses peuples. En termes contemporains, on pourrait parler d'un sens remarquable de la communication politique. Certains ont même laissé penser que ses enfants n'étaient que des pions au service de son image.

En réalité, le cas de Marie-Thérèse d'Autriche est quasiment unique en cette première moitié du XVIII^e siècle. Au-delà des apparences, elle fait preuve d'un souci de l'enfant et de comportements maternels

1. Née Marie-Thérèse d'Autriche et morte à Vienne, 13 mai 1717 – 29 novembre 1780.

Les conflits d'une mère

quasiment inconnus de la plupart de ses semblables. En outre, elle est la seule de son temps à gouverner un grand empire¹, à travailler parfois jusqu'à quinze heures par jour², à mener deux guerres de sept ans, tout en mettant au monde seize enfants en l'espace de dix-neuf ans. Trois petites filles étant mortes dès la plus tendre enfance, elle veilla sur l'éducation des treize autres.

Marie-Thérèse a été une vraie mère, toujours pré-occupée de ses enfants et des décisions à prendre les concernant. Contrairement à la bienséance de l'époque, elle en parle beaucoup, demande des conseils et s'angoisse à la moindre de leurs maladies. Mais c'est aussi la souveraine absolue de l'empire des Habsbourg qui a le devoir de les préparer à remplir leur rôle pour le consolider et perpétuer la paix. D'où

1. Le cas de Catherine II de Russie est incomparable. Si elle fut la souveraine absolue de l'immense Russie, elle mit au monde deux enfants, Paul (20 septembre 1754) et Anna Petrovna (20 décembre 1757) qui mourut quinze mois plus tard. Ses deux enfants lui furent arrachés dès la naissance par l'impératrice régnante Élisabeth et la jeune Catherine n'eut pas son mot à dire sur l'éducation et le choix des gouverneurs du futur tsar Paul I^{er}.

2. Son emploi du temps est si chargé qu'elle note au bas d'une lettre de son ami Tarouca qu'elle n'a eu le temps d'ouvrir son paquet, « ayant été trop affairée avec [...] les soins pour les enfants ». Archives nationales autrichiennes (ANA) (Vienne), Archives de la Maison impériale, de la Cour et de l'État (AMCE), *Division des Provinces (DP)*, Belgique DD-B blau, dossier 1-2, f. 86 r. [1751 ?-1752 ?].

Une mère impératrice

les moments de déchirement entre les sentiments maternels et ses obligations de souveraine. Deux statuts qui entrent souvent en opposition.

QUELLE MÈRE EST-ELLE ?

Tout-puissant, son statut de souveraine absolue la pare d'une autorité immense, tant dans l'espace public que privé. C'est elle qui décide de tout et applique ses propres règles. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle ne s'est pas inspirée du modèle maternel d'Élisabeth-Christine, mère peu présente et peu intéressée par ses deux petites filles survivantes¹. La mère de cœur de Marie-Thérèse restera jusqu'au bout sa gouvernante, la comtesse Charlotte de Fuchs, surnommée « Mami », qu'elle n'a pas quittée² jusqu'à sa mort en avril 1754. Pour autant, l'impératrice-reine n'a ni l'humeur égale ni la grande gaieté de

1. Élisabeth-Christine, née Brunswick-Wolfenbüttel (1691-1750), épouse de Charles VI, mit au monde quatre enfants, un fils, Léopold (13 avril – 4 novembre 1716), et trois filles, Marie-Thérèse (13 mai 1717 – 29 novembre 1780), Marie-Anne (14 septembre 1718 – 16 décembre 1744) et Marie-Amélie (5 avril 1724 – 19 avril 1730). Seules survécurent Marie-Thérèse et Marie-Anne.

2. À son avènement en octobre 1740, Marie-Thérèse nomma Mme Fuchs sa grande maîtresse. Comme telle, elle l'accompagne partout, dans ses fonctions publiques et sa vie quotidienne.

Les conflits d'une mère

Mme Fuchs, laquelle n'avait pas non plus les soucis du gouvernement et treize enfants à élever.

Son avènement au pouvoir suprême contribue à l'inversion des rôles parentaux traditionnels. Son mari bien-aimé, François-Étienne, de Lorraine ¹, est un père tendre qui aime à faire plaisir à ses enfants, et en particulier à ses filles. Ayant échoué dans la carrière militaire, n'ayant pas l'envergure d'un grand politique, il montre des qualités de cœur et des attentions pour sa progéniture qui ne sont pas si courantes à l'époque. C'est un père chaleureux et ludique qui ne craint pas d'exprimer sa tendresse. Sévir n'est pas son fort. Quelques jours après sa mort, la comtesse Léopoldine Kaunitz écrira à sa sœur, la princesse Éléonore de Liechtenstein : « L'empereur pour lui-même [l'homme privé plus que l'empereur] doit être bien regretté ; on n'a jamais vu un meilleur maître, *un si bon père*, un si honnête homme, vraiment ami quand il s'intéressait pour quelqu'un, obligeant pour tout le monde ². »

Sa tendresse paternelle s'étend même aux trois belles-filles qu'il aura à connaître : Isabelle de Bourbon-Parme, première femme de Joseph II, le fils aîné ; Maria Luisa, infante d'Espagne, future épouse de son cadet Léopold ; et Josepha de Bavière, seconde épouse

1. 8 décembre 1708 – 18 août 1765.

2. Naples, 31 août 1765 ; Archives d'État de Litoměřice (annexe se trouvant à Židenice en République tchèque), *Famille Lobkowitz*, P 16/19. Souligné par nous.

Une mère impératrice

de Joseph. À plusieurs reprises, il écrit à Rosenberg, son ambassadeur en Espagne, pour rassurer sa future bru, Maria Luisa :

« Elle trouvera toujours en moi sûrement un tendre père. [...] Je travaille à lui former un époux qui lui convient. [...] Vous savez comme j'aime mes enfants et je la regarde comme telle ¹. » Un peu plus tard : « Je vous recommande particulièrement de vous employer à lui bien inspirer qu'elle mette en moi toute sa confiance et en toute occasion puisque je me ferai un plaisir de l'aider en tout. [...] Ma belle-fille [Isabelle] ayant ainsi fait s'en est bien trouvée et j'ose espérer que je ne l'embarrasserai pas ². » Il revient à la charge pour ordonner à Rosenberg de la convaincre de sa part « qu'elle trouvera toujours en moi un père plus à elle qu'à mes enfants propres et qui en toute occasion tâchera de l'aider et lui être utile. [...] Je lui promets sûrement toute l'amitié et tendresse possible ³ ». Enfin : « Je vous ordonne [de] l'assurer du plaisir que j'ai de la voir dans ma famille et en vérité ce n'est pas un compliment. [...] Il me semble que je lui vois [dans ses portraits] beaucoup de douceur et je me fais un vrai plaisir de l'embrasser et de lui être bon ⁴. »

1. Schönbrunn, 8 juin 1763 ; Archives de la province de Carinthie (Klagenfurt), *Famille Orsini-Rosenberg*, dossier 75, fasc. 64/351 g.

2. 12 novembre 1763 ; *ibid.*

3. 16 janvier 1764 ; *ibid.*

4. 8 mars 1764 ; *ibid.*

Les conflits d'une mère

François-Étienne n'aura pas l'occasion de lui prouver que ce n'était pas là propos en l'air, puisqu'il meurt subitement à peine deux semaines après le mariage de Léopold avec elle. Au demeurant, le témoignage de sa troisième belle-fille, Josepha, met en lumière l'extrême gentillesse de son beau-père, affectueux et attentif. Cette malheureuse Josepha, d'une laideur repoussante, timide, sans le moindre charme physique ou intellectuel, avait fait le vide autour d'elle dès son arrivée à Vienne. Objet de moquerie de la part de ses belles-sœurs et du mépris de son mari, Joseph, qui passe son temps à la fuir, seul François-Étienne alla vers elle et lui montra un véritable attachement. Même Marie-Thérèse, remplie *a priori* de bons sentiments, dut se forcer pour accueillir cette nouvelle belle-fille. Il lui fallut peu de jours pour comprendre que ce mariage était voué à l'échec et que Joseph ne pourrait jamais supporter sa seconde épouse. Après la mort de son beau-père, Josepha confia à sa sœur : « La douleur de la perte que je viens de faire m'occupe tellement. [...] [Comment] puis-je recevoir les compliments que vous me faites sur ce que me voilà impératrice ? Je la deviens à un prix trop précieux, j'aurais cent fois mieux aimé mourir reine [des Romains] que de survivre à un père si respectable qui me comblait de bontés et ne me regardait pas seulement comme belle-fille, mais comme vraie amie. Je puis dire qu'il s'est montré toujours tel, aussi mon attachement égalait son amitié. [...] Il n'a jamais fait

Une mère impératrice

de différence entre ses enfants et moi. Aussi, l'ai-je aimé et respecté comme mon propre père¹. »

Même si les rôles parentaux semblent inversés au regard des critères traditionnels, Marie-Thérèse et François-Étienne ont été des parents attentifs et présents. Au sortir de la nurserie, vers six ou sept ans, les enfants du couple impérial accompagnent leurs parents dans de multiples occasions : pèlerinages, services religieux, mais aussi séjours à la campagne ou spectacles. Mais alors que l'empereur « assiste à une pantomime pour enfants avec ses enfants² », l'impératrice cherche un précepteur pour son fils aîné qui a déjà dépassé l'âge de six ans. En vérité, c'est elle qui choisit en dernier ressort et donne ses instructions aux gouverneurs et gouvernantes, tout en prenant grand soin d'y associer son mari³. Comme elle en est passionnément amoureuse et craint de le froisser en

1. Lettre de Josepha de Bavière à Maria Antonia de Saxe [Vienne], 4 septembre 1765 ; Archives d'État de Saxe (Dresde), 12528, *Collection de la princesse Maria Antonia*, dossier 9, f. 46 r-v.

2. Voir le *Journal* de Johann Josef Khevenhüller-Metsch [JKM] : *Au temps de Marie-Thérèse. Journal du prince Johann Josef Khevenhüller-Metsch, grand chambellan de la cour*, Vienne, 1908, vol. II, 29 juillet 1747, p. 169.

3. Les Instructions de l'impératrice Marie-Thérèse pour l'ayo de son fils Joseph, le maréchal-comte Batthyány [décembre 1748 ou 1751 ?] se terminent ainsi : « S. M. l'empereur a accepté toutes les volontés et les avis que j'ai rédigés. » Cf. *Lettres de l'impératrice Marie-Thérèse à ses enfants et amis* [LMT], éditées par Alfred von Arneth, Vienne, 1881, vol. 4, p. 13.

Les conflits d'une mère

soulignant leur différence de statut, la jeune reine fait tout pour afficher leur égalité. Égalité avec son corégent plus formelle que réelle, dont personne n'est dupe.

Si François-Étienne joue le rôle du père tendre, la mère incarne l'autorité et la sévérité. Ce qui n'exclut pas cependant une proximité presque « bourgeoise » avec eux, comme le montre cette petite phrase à la fin d'une lettre : « À quatre reprises, ayant six enfants dans ma chambre avec l'empereur, j'ai dû écrire, ma lettre s'en ressent ¹. »

Une mère presque ordinaire

Comme toute mère, elle élève ses enfants avec ses qualités et ses défauts mais aussi avec le lourd héritage psychologique de son père ². Grâce à deux de ses plus proches amis, Emmanuel Silva-Tarouca et sa belle-fille adorée Isabelle, qui ont laissé des témoignages directs de la mère qu'elle fut, on peut tenter d'en esquisser le portrait.

Ses contemporains l'ont souvent qualifiée de « mère tendre » parce qu'elle se souciait plus que d'autres de

1. Vienne, début mars et avant Pâques, 22 avril 1753 ; cf. Jean-Pierre Lavandier (éd.), *Lettres de l'impératrice Marie-Thérèse à Sophie d'Enzenberg (1746-1780)*, Paris, 2019, p. 65.

2. Marie-Thérèse a hérité de la face noire des Habsbourg. Son père Charles VI souffrit de sévères crises de dépression. La première signalée remonte à 1722.

Une mère impératrice

ses enfants, et se montrait volontiers entourée d'eux. Mais à cette époque, la tendresse au sens où nous l'entendons aujourd'hui ne se montrait pas¹ ; elle aurait été vue comme une sorte de faiblesse éducative malvenue, *a fortiori* s'agissant d'enfants impériaux destinés aux plus hautes fonctions. Dans la première partie du XVIII^e siècle, l'enfant est encore considéré comme un être à redresser, un pécheur-né que ses parents ont le devoir de réprimer.

Tarouca, son intime, et l'archiduchesse Isabelle, plus modernes, ne partagent pas cette conception de la bonne mère. À leurs yeux, Marie-Thérèse a « le cœur excellent, tendre, compatissant² », mais c'est une « mère sévère », trop sévère. L'un et l'autre lui adressent les mêmes reproches : trop intransigente, trop de distance, trop de méfiance. « Pour ce qui regarde ses enfants, l'impératrice les aime, mais elle a un principe faux qui est trop de rigueur. Il faut toujours tâcher de les soutenir vis-à-vis d'elle, les excuser [...] et tâcher de l'engager à prendre le parti de la douceur. » L'impératrice ne supporte pas l'insubordination. Or « [elle] est très vive et les partis qu'elle

1. Ivo Cermann, *La Noblesse habsbourgeoise et le siècle des Lumières*, Stuttgart, 2010, p. 364. Cermann se réfère à une lettre de la comtesse Marie-Christine Dietrichstein à la préceptrice de ses enfants.

2. Isabelle de Bourbon-Parme, « *Je meurs d'amour pour toi...* » *Lettres à l'archiduchesse Marie-Christine, 1760-1763*, édition établie par Elisabeth Badinter, Paris, 2008, p. 193.

Les conflits d'une mère

prend dans le premier instant sont souvent violents. Il faut tâcher dans ces moments-là de la faire parler, cela la décharge [...]. Elle revient bientôt après¹ ». En outre « la façon dont elle aime ses enfants est toujours mêlée d'une espèce de méfiance et de froideur apparente² ».

Tarouca partage entièrement ce point de vue critique, et ne s'en cache pas à l'impératrice. Quand celle-ci se plaint à lui du caractère et du comportement de son fils Joseph, alors âgé de douze ou treize ans, qu'elle juge à juste titre jaloux, arrogant et réfractaire à toute observation, Tarouca répond en évoquant une situation semblable qu'il a bien connue entre une mère, la duchesse d'Arenberg, et son fils à peu près du même âge que Joseph. Comme Marie-Thérèse, la duchesse lui avait demandé conseil, et ce dernier lui avait reproché « la façon aigre, vive et fréquente dont elle corrigeait son fils [...] au lieu de le former patiemment. Puisqu'il était d'un naturel froid et distant, la duchesse le rebutait et pouvait le perdre et lui inspirer une sorte de peur qui ressemble à de l'aversion³ ».

La duchesse se brouilla avec Tarouca, mais la leçon porta. La mère se radoucit et le fils l'aima tendrement.

1. *Ibid.*, p. 201-202.

2. *Ibid.*, p. 196.

3. AMCE, *DP, Belgique DD-B blau*, dossier 1-2, f. 214 r [avril 1754 ?].

Une mère impératrice

En marge de cette lettre, Marie-Thérèse fit ce commentaire : « Vous m'avez sensiblement obligée par le trait de générosité et de sentiment que vous me marquez du fils que la mère croyait insensible et [qu'elle] corrigeait à treize ans trop vivement. Je me reconnais fort bien sans [en] être fâchée, mais obligée. Dieu veuille que cela réussisse de même. En attendant, vous m'avez un peu relevée. »

Un an plus tard, Tarouca évoque « un trait admirable de [son] cher aîné. Je me console et me réjouis avec son auguste et parfois *méfiant*e mère. [...] L'archiduc Joseph paraît le plus tendrement attaché à Votre Majesté ». Commentaire de Marie-Thérèse : « Je connais ce trait. Il m'a fait pleurer ¹. »

Contrairement à nombre de ses contemporaines, Marie-Thérèse est une mère angoissée. On sent bien qu'elle est hantée par la question « Suis-je une bonne mère ? ». Isabelle, sa bru, note qu'« elle aime à parler de ses enfants [...] avec le premier qui se présente [...] pour prendre des conseils [...]. Ils peuvent en lâchant un mot lui mettre en tête des choses auxquelles elle n'aurait jamais pensé et qui même sont contre toute probabilité [...]. Elle pense que cela pourrait bien être [...]. Elle croit qu'elle se trompe ² ». Très incertaine sur ses capacités maternelles, elle estime son expérience et ses

1. [Novembre 1755 ?], *ibid.*, f. 72 r.

2. Isabelle de Bourbon-Parme, « *Je meurs d'amour pour toi...* », *op. cit.*, p. 198.

Les conflits d'une mère

talents pédagogiques faibles. « Ses lumières lui sont suspectes, elle oublie que peu de gens sont sincères et que les vrais sont rares ; de là les fautes qu'elle commet, de là l'indécision où elle se trouve souvent, et de là les conseils demandés à ceux qui, plus effrontés, savent faire valoir leur faux zèle ¹. » Dix ans plus tôt qu'Isabelle, l'ami Tarouca avait déjà fait le constat d'une mère désorientée et angoissée à l'idée de mal faire. Surtout à l'égard de Joseph, le futur empereur. Elle l'adore, mais ne sait plus que faire pour changer cet enfant « léger, volage, inappliqué, insensible », que ses punitions laissent froid. Elle se dit « déchirée » par ses sentiments contradictoires et une fois encore en appelle à la sagesse de Tarouca, car, dit-elle : « J'y succombe ². » Ce dernier la reconforte de son mieux, lui prêche douceur, patience et surtout un plan fixe d'éducation qui ne varie pas au gré des conseils contradictoires des uns et des autres.

Reste que cette mère, peut-être trop sévère, n'est pas qu'une mère de parade. Si elle aime les avoir autour d'elle les jours d'appartement ³, quand la cour s'y presse, elle aime aussi les avoir près d'elle quand

1. *Ibid.*, p. 193.

2. AMCE, *DP, Belgique DD-B blau*, dossier 1-2, f. 7 r, ainsi que f. 7 v, et *DD-B blau*, dossier 3-4, f. 204 v.

3. Adam Wolf, *Tableau de la Cour de Vienne en 1746, 1747, 1748. (Relations diplomatiques du comte de Podewils, ministre plénipotentiaire, au Roi de Prusse Frédéric II)*, Vienne, 1850, vol. V, p. 493.